



Collection « Paroles d'archives » Vol. 5

DES MARCHES DE LA MORT AU RETOUR À LA VIE

Des rescapés des
camps nazis racontent

Un documentaire de Stéphanie Perrin et Sarah Timperman

« Paroles d'Archives » est une
collection de documentaires produite
par la Fondation Auschwitz





© USHMM*, courtesy of Mark Chraznowski

Corps de prisonniers morts lors de l'évacuation d'Auschwitz-Birkenau. ▲



© Auschwitz-Birkenau State Museum

Évacuation d'Auschwitz. Dessin de Zbigniew Otfinowski (1946). ▲

Corps de prisonniers le long de la voie de chemin de fer desservant le camp de Kaufering IV (Dachau) - 29 avril 1945. ▼



© USHMM*, courtesy of National Archives and Records Administration, College Park

DES MARCHES DE LA MORT AU RETOUR À LA VIE

Des rescapés des camps nazis racontent.



Groupe de prisonniers évacués
dans la région de Dachau.

© Yad Vashem

L'effondrement du système concentrationnaire et les « marches de la mort »

Dans les derniers mois de la guerre, face à l'avancée des Alliés, les dirigeants nazis donnent l'ordre d'évacuer tous les prisonniers des camps vers l'intérieur du Reich. Avant tout parce que les prisonniers représentent toujours une main-d'œuvre indispensable au maintien de la production d'armement, et aussi pour qu'ils ne puissent pas témoigner des atrocités commises auprès de leurs libérateurs.

L'évacuation des camps se fait souvent par des marches forcées, appelées « marches de la mort ». Elles sont effectuées en fonction de l'approche des Alliés et ne répondent à aucun plan d'ensemble. Les premières évacuations sont celles des camps d'Auschwitz et du Stutthof au mois de janvier 1945. Les prisonniers, déjà fortement affaiblis, marchent alors que les conditions hivernales sont extrêmement dures, sans nourriture, sans chaussures ni vêtements appropriés. Un grand nombre d'entre eux périssent de froid, de faim, d'épuisement ou sont abattus par les gardes SS lorsqu'ils tardent à se remettre en route. Les évacuations faites par train – parfois de simples plateformes à ciel ouvert – ne sont pas moins meurtrières. Il arrive souvent que les trains ne puissent plus atteindre leur destination et soient obligés d'errer pendant

des jours. Des colonnes humaines ou des trains de détenus moribonds sillonnent ainsi l'Allemagne jusqu'au début du mois de mai 1945.

Ces évacuations provoquent une totale désorganisation des camps en raison du surpeuplement qu'elles engendrent. Les difficultés d'approvisionnement liées à la guerre, les bombardements alliés, l'incurie et l'indifférence des commandants des camps provoquent de véritables famines. Les maladies comme le typhus, la tuberculose, la fièvre typhoïde font des ravages. Pour les déportés, les derniers mois d'internement sont particulièrement éprouvants. À la merci de leurs bourreaux, ils vivent dans la terreur d'un massacre généralisé. L'ensemble du processus de liquidation des camps s'est accompagné de nombreux actes sadiques de la dernière heure commis par les SS avant de prendre la fuite.

Les Alliés découvrent les camps par hasard

Le 27 janvier 1945, les premiers éclaireurs soviétiques repèrent par hasard, près du village d'Oświęcim (Auschwitz), un camp qui semble désert. Ils y découvrent quelques milliers de survivants laissés sur place par les SS, car trop faibles pour entamer la marche. Terrés dans leurs baraques, malades, affamés, beaucoup mourront



Colonne de prisonniers marchant vers Dachau. Photo prise clandestinement par un habitant.

dans les jours qui suivent. À Birkenau, malgré les crématoires en ruine et les chambres à gaz démantelées, les montagnes d'effets personnels des victimes non détruits par les SS attestent le meurtre de masse.

À l'Ouest, Buchenwald est le premier camp libéré par l'armée américaine le 11 avril 1945.

Quatre jours plus tard, les troupes britanniques entrent dans le camp de Bergen-Belsen. À l'Ouest comme à l'Est, la libération des camps est fortuite et intervient au gré des opérations militaires. Lorsque les soldats alliés pénètrent dans les camps, ils sont frappés de plein fouet par la réalité de l'univers concentrationnaire nazi fait de cadavres amoncelés en plein air, d'agonisants, de corps squelettiques en tenues rayées. Les Alliés décident d'ouvrir les camps aux reporters de guerre, photographes et journalistes étrangers afin de faire connaître au monde la réalité de l'univers concentrationnaire nazi.

Les SS ayant fui à l'approche des Alliés, la « libération » des camps donne rarement lieu à des combats. En général, elle n'est pas suivie non plus par des manifestations de joie collective. Les seuls camps qui connaissent une libération dans l'enthousiasme sont ceux où existe une organisation politique clandestine prête à recevoir les libérateurs comme à

Buchenwald ou Mauthausen. Mais dans la majorité des cas, les prisonniers n'ont pas la force de célébrer l'événement, voire sont trop faibles pour se mouvoir hors de leurs baraquements. La plupart des unités médicales arrivent quelques jours après la libération des camps, alors que les conditions sanitaires sont désastreuses : les plus faibles continuent à mourir des suites de maladies, de la malnutrition et des mauvais traitements subis. Quasi tous les camps sont mis en quarantaine, obligeant les survivants à cohabiter avec les morts. Afin d'endiguer les épidémies de typhus et de tuberculose qui ont ravagé la population des camps, les équipes médicales désinfectent au DDT et vaccinent les détenus. Des fosses communes sont creusées pour enterrer les morts. À Bergen-Belsen, la situation sanitaire est si catastrophique que les baraques qui faisaient office d'hôpital doivent être brûlées.

Le retour et l'accueil des déportés en Belgique

Pour organiser le rapatriement de leurs ressortissants, les gouvernements des pays alliés doivent s'en remettre au SHAEF¹ qui accorde la priorité aux prisonniers de guerre tant que les opérations militaires sont en cours. Les modalités de retour sont



- ▲ Par sa situation géographique, le camp de Bergen-Belsen est le lieu d'accueil de dizaines de milliers de déportés en provenance de différents camps et devient un véritable mouoir.

- ▼ Le train parti du « petit camp » de Buchenwald vers Dachau en avril 1945 ne contient plus que des cadavres quand il arrive à destination.





Sur la route du retour, des détenus libérés du camp de Dachau font une halte à Trèves. Parmi ceux-ci, Maurice Pioro.

multiples : retours individuels ou collectifs pour les déportés se trouvant dans les grands camps ; retours en camion, en train, parfois en avion ou même en bateau pour les déportés de l'Est qui sont rassemblés à Odessa où ils embarquent pour Marseille. Pour le gouvernement belge, le retour des déportés est une priorité. D'importants moyens sont ainsi donnés au Commissariat belge au rapatriement créé dès le 27 juin 1944. Pour accueillir les rescapés, des centres d'hébergement sont établis dans des écoles, des hôpitaux et des institutions catholiques. Cependant, aucune disposition spécifique n'est prise à l'égard des survivants juifs. Moins de 5 % des Juifs déportés de Belgique ont survécu – soit 1 200 personnes –, auxquelles s'ajoutent quelques milliers de Juifs qui n'avaient pas de liens avec le pays avant l'Occupation. Ces réfugiés qualifiés de « transitaires » par les autorités sont, par définition, voués à quitter le pays dans les meilleurs délais. Cependant, beaucoup s'établissent définitivement en Belgique où ils connaissent la pauvreté et l'exclusion. Les rescapés juifs qui vivaient en Belgique avant leur déportation n'avaient quant à eux, dans leur grande majorité, pas la nationalité belge. Ceux qui étaient en situation d'insécurité administrative affrontent à nouveau la précarité qu'ils avaient connue avant-guerre. La plupart

d'entre eux sont démunis, isolés, sans travail et leur état physique et psychique est catastrophique. La communauté juive va dès lors s'organiser et se substituer à l'État pour leur fournir une aide matérielle, médicale et juridique. La recherche et l'identification des disparus s'imposent comme une préoccupation majeure. L'AIVG (Aide aux Israélites victimes de la guerre), créée au mois d'octobre 1944, tente de rassembler les familles dispersées, mais beaucoup d'enfants juifs ne retrouvent pas leurs parents disparus et séjournent dans les homes qu'elle va gérer.

Les camps de « personnes déplacées »

Si la majorité des déportés sont rapatriés dans les semaines qui suivent la libération des camps, de nombreux rescapés juifs – essentiellement originaires d'Europe centrale ou orientale – demeurent en Allemagne. Pour eux, un retour dans leur pays où règne un antisémitisme virulent, voire meurtrier, est inenvisageable. En outre, peu de pays acceptent de les accueillir, tandis que la Grande-Bretagne s'oppose à leur installation en Palestine. Dotés du statut de « personnes déplacées », ils sont encore 250 000 au mois d'octobre 1945 à être internés dans des camps gérés par les autorités militaires alliées et l'UNRRA². Parmi ces camps de

Rapatriement de rescapés belges au champ d'aviation de Nohra, près de Buchenwald. Entre le 27 avril 1945 et le 3 mai 1945.



© Collection, Cegesoma - DDM AGR

Displaced Persons, Bergen-Belsen est le plus grand, comptant près de 12 000 réfugiés juifs. Établi dans les casernes des SS, à proximité de l'ancien camp de concentration, il restera en fonction jusqu'en 1951. Le dernier camp de personnes déplacées – celui de Föhrenwald près de Munich – fermera ses portes en 1957.

En dépit de conditions de vie souvent difficiles et d'un environnement sordide – bon nombre de ces camps étaient d'anciens camps de concentration ou des casernes de l'armée allemande –, une vie sociale et culturelle s'y développe rapidement. Des écoles et des ateliers de formation sont créés, des représentations théâtrales sont montées, des naissances et mariages sont régulièrement célébrés. De nombreux camps ont également leur propre école talmudique (*Yeshiva*). Révélateurs de cette vie juive renaissante, les mouvements sionistes sont très présents dans les camps de « personnes déplacées ». Afin de préparer les survivants à l'émigration en Palestine, une structure de vie communautaire similaire à celle du *kibboutz* est parfois mise en place, à l'instar du *Kibbutz Buchenwald*, par exemple. Par ailleurs, les camps de *Displaced Persons* sont visités par des soldats de la Brigade juive³ qui apportent leur aide en s'impliquant notamment dans

l'organisation de la fuite des réfugiés juifs d'Europe orientale et de leur entrée clandestine en Palestine.



Camp de Displaced Persons de Brême (21/08/1947).

© IJSHKMA

(¹) *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force* – Quartier général des forces alliées.

(²) *Administration des Nations unies pour le secours et la reconstruction*.

(³) La Brigade juive, créée en septembre 1944, est une formation militaire intégrée à l'armée britannique. Elle compte plus de cinq mille volontaires juifs de Palestine et est engagée sur le front ouvert par les Alliés en vue de reconquérir l'Italie. Après la capitulation allemande, la Brigade juive est stationnée le long de la frontière italienne avec l'Autriche et la Yougoslavie et, à partir du mois de juillet 1945, elle s'installe en Belgique et aux Pays-Bas.



Bibliographie & sitographie

Jeune détenu russe emmené par la Croix-Rouge polonaise hors d'un baraquement d'Auschwitz.

Daniel BLATMAN, *Les Marches de la mort. La dernière étape du génocide nazi*, Paris, Fayard, 2009.

Jacques DÉOM, *La filière des ombres. L'odyssée des réfugiés juifs Belgique-Palestine (1945-1948)*, Bruxelles, Fondation de la Mémoire contemporaine, 2015.

Wacław DŁUGOBORSKI et Franciszek PIPER, *Auschwitz 1940-1945, vol. V, Épilogue*, Oświęcim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2011.

Catherine MASSANGE, *Bâtir le lendemain. L'Aide aux Israélites victimes de la guerre et le Service social juif de 1944 à nos jours*, Bruxelles, Didier Devillez Éditeur, 2002.

Marie-Anne MATARD-BONUCCI et Édouard LYNCH (dir.), *La libération des camps et le retour des déportés*, Bruxelles, Complexe, 1999.

Franciszek PIPER et Teresa SWIEBOCKA, *Auschwitz. Camp de concentration et d'extermination*, Oświęcim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2007.

Joanne REILLY, *Belsen: The Liberation of a Concentration Camp*, Londres, Routledge, 1998.

Annette WIEVIORKA, *1945. La découverte*, Paris, Points, 2016.

Imperial War Museum, *The Liberation of Bergen-Belsen*:

<https://www.iwm.org.uk/history/the-liberation-of-bergen-belsen>

Mémoire d'Auschwitz ASBL, *La Libération des camps et le retour des déportés* (PDF de l'exposition et témoignages en ligne): <https://auschwitz.be/fr/activites/exposition-s-itinerantes/la-liberation-des-camps>

Mémorial de la Shoah, *Les libérations des camps et le retour des déportés* :

<http://liberation-camps.memorialdelashoah.org/index.html>
United States Holocaust Memorial Museum, *Encyclopédie multimédia de la Shoah* : <https://encyclopedia.ushmm.org/>

LES BIOGRAPHIES - LES PARCOURS

Henri Kichka
Maria Mehler
Maurice Pioro
Haïm Vidal Sephiha
Itta Wiernik



Henri KICHKA



Henri Kichka est né à Bruxelles le 14 avril 1926. Son père, immigré juif d'origine polonaise, est tailleur à domicile dans le quartier de la gare du Midi. À la suite de l'invasion allemande, Henri, ses parents et ses deux sœurs se réfugient dans le sud-ouest de la France. Malheureusement, ils sont rapidement arrêtés et internés dans les camps d'Agde et de Rivesaltes. Ils parviennent à s'échapper et retournent à Bruxelles.

Le 1^{er} août 1942, Bertha, la jeune sœur d'Henri est convoquée à Malines. Elle est immédiatement déportée et assassinée à son arrivée à Birkenau. La famille Kichka est arrêtée lors de la rafle du 3 septembre 1942 à Bruxelles, et emmenée à la caserne Dossin. Elle est déportée par le neuvième convoi. À Kozel, à une centaine de kilomètres d'Auschwitz, tous les hommes doivent descendre du train. Henri ne reverra plus sa mère et sa sœur Nicha qui poursuivent leur funeste voyage jusqu'à Auschwitz-Birkenau. Henri et son père sont quant à eux internés dans divers camps de travail pour Juifs : Sakrau, Tamowitz, Shoppinitz et Blechhammer qui est rattaché au camp d'Auschwitz III Monowitz au mois d'avril 1944.

Le 21 janvier 1945, devant l'avancée des troupes soviétiques, les Allemands procèdent à l'évacuation de Blechhammer. Les prisonniers entament une « marche de la mort » qui les mène au camp de Gross-Rosen d'où ils sont ensuite évacués par train vers le centre de l'Allemagne. Ils intègrent le camp de Buchenwald où le père d'Henri décède d'épuisement. Le 11 avril 1945, les Américains libèrent le camp. Henri, qui a tout juste 19 ans, est rapatrié vers la Belgique par l'armée anglaise. Très affaibli, atteint de tuberculose, il retrouve Bruxelles le 5 mai 1945. Il est le seul survivant de sa famille.



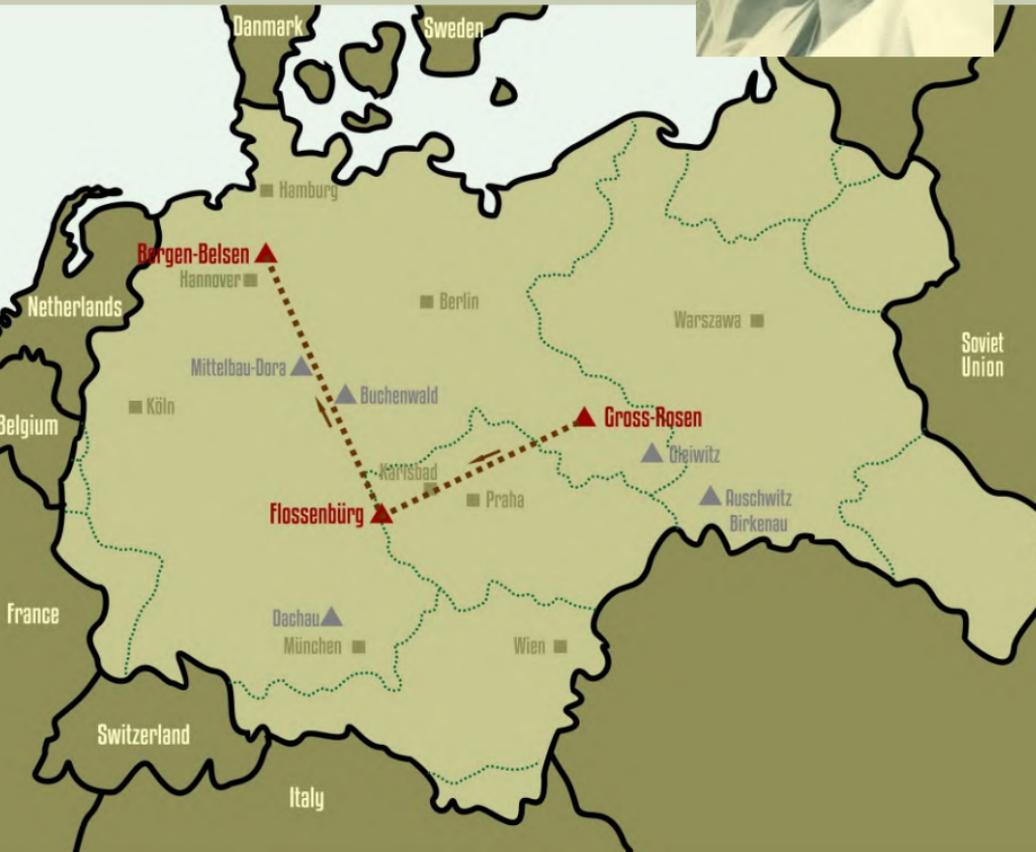
Dossier biographique
Fondation Auschwitz et
témoignage audiovisuel
(YA/FA/040).

André Goldberg, Dominique
Rozenberg, *Le Passage du
Témoin. Portraits et
témoignages de rescapés des
camps de concentration et
d'extermination nazis*,
Bruxelles, La Lettre
volée/Fondation Auschwitz,
2017, p. 150-159.

« Henri Kichka : 14 ans en 1940 »
dans *Destins d'enfants juifs
 survivants en Belgique sous la
tourmente nazie*, Dossier
pédagogique de l'exposition
itinérante, Centre d'Éducation
à la Citoyenneté du CCLJ
(Centre Communautaire Laïc
Juif), 2007, p. 12-14.

Henri Kichka, *Une adolescence
perdue dans la nuit des camps*,
Bruxelles, Luc Pire, 2005.

Maria MEHLER



Maria Mehler est née le 6 octobre 1922 à Bohumín (République tchèque) dans une fratrie de six enfants. Elle grandit cependant à Katowice (Pologne), ses parents en sont originaires. Elle termine le lycée lorsque les Allemands occupent la ville au mois de septembre 1939.



Elle décide alors de quitter Katowice pour se réfugier en zone soviétique et plus particulièrement à Lwów. Elle est acceptée à l'Académie des arts dramatiques et logée dans l'internat de l'académie pendant plus d'un an. Lorsque Lwów est à son tour occupée par les Allemands, elle revient auprès de sa famille qui, entretemps, a été expulsée de Katowice pour être enfermée dans le Ghetto de Chrzanów. En février 1942, elle est envoyée au camp d'Oberalstadt, camp satellite de Gross-Rosen. Elle y est affectée à l'infirmerie, et après un an, transférée au camp de Neusalz. Elle y est rejointe par deux de ses sœurs Marsha et Kalka tandis que le reste de sa famille est déportée et assassinée à Auschwitz. À Neusalz, Maria est désignée « Judenalteste » et tente de soutenir moralement les détenues dont elle est responsable.

En janvier 1945, le camp est évacué. Les détenues commencent une marche de quatre semaines jusqu'au camp de Flossenbürg dont elles sont évacuées par train jusqu'au camp de Bergen-Belsen. Maria et ses deux sœurs réussissent à survivre aux terribles conditions du camp qui est libéré par les Anglais le 15 avril 1945. Elle reste à Bergen-Belsen, devenu « camp de personnes déplacées » jusqu'au mois d'octobre 1945. Elle parviendra à le quitter grâce à l'aide de soldats de la Brigade Juive qui l'emmènent en Belgique où ils sont stationnés. Elle nourrit l'espoir d'émigrer en Palestine, mais s'installera finalement à Bruxelles, car elle y rencontre son futur mari, lui aussi rescapé des camps.

Maria Mehler décède le 18 novembre 1998.

Dossier biographique
Fondation Auschwitz et
témoignage audiovisuel
(YA/FA/076).

Maurice PIORO



Maurice Pioro est né à Bruxelles le 21 mai 1923 au sein d'une famille d'origine polonaise. Il est l'aîné d'une fratrie de cinq enfants. Dès l'âge de douze ans, il quitte l'école pour aider son père dans son atelier de maroquinerie. Lorsque la Belgique est occupée, il rejoint les Jeunes Gardes Socialistes Unifiés pour lesquels il est chargé de distribuer des tracts clandestins. Son réseau démantelé, il fuit en Autriche ayant comme objectif d'atteindre la Suisse. Alors que toute sa famille est appréhendée le 12 septembre 1942 à Bruxelles, Maurice est arrêté par la Gestapo de Linz dix jours plus tard. Il est renvoyé à Bruxelles et interné à la prison de Saint-Gilles avant d'être déporté.

Arrivé à Auschwitz le 13 juin 1943, il est envoyé au camp de Jawichowitz où il travaille dans les mines de charbon. Il est ensuite affecté à l'entretien électrique du camp puis transféré à Buna-Monowitz. En janvier 1945, il entreprend la « marche de la mort » d'Auschwitz à Gleiwitz, et poursuit en train jusqu'à Buchenwald. Le 6 avril, il fait partie des cinq mille déportés entassés dans des wagons à bestiaux complètement fermés et dirigés vers Dachau. Ils ne seront que huit cents survivants lorsque le train arrive à Dachau le 27 avril. Deux jours plus tard, le camp est libéré. Soigné du typhus par les Américains, Maurice Pioro est rapatrié par le Père Marcel Paternotte, un aumônier résistant, qui l'hébergera quelque temps à son retour en Belgique.

Maurice Pioro est le seul survivant de sa famille. Il participe à la création de l'Amicale des anciens de Jawischowitz et deviendra ensuite président de l'Union des Déportés Juifs et Ayants Droit de Belgique pendant de nombreuses années. Il décède le 23 avril 2013.



Dossier biographique
Fondation Auschwitz et
témoignage audiovisuel
(YA/FA/061).

André Goldberg, Dominique
Rozenberg, *Le Passage du
Témoïn. Portraits et
témoignages de rescapés des
camps de concentration et
d'extermination nazis*,
Bruxelles, La Lettre
volée/Fondation Auschwitz,
2017, p. 70-74.

« Maurice Pioro. Le combattant
de la mémoire » dans *Regards*,
n°490, janvier-février 2001, p.
17-19.

Maurice Pioro, *Mes 999 jours en
enfer*, Bruxelles, Plus-value,
2008.

Haïm Vidal SEPPIHA



Haïm Vidal Sephiha est né à Bruxelles le 28 janvier 1923. Il est issu d'une famille judéo-espagnole d'origine turque. Après sa scolarité à l'Athénée de Saint-Gilles, il entame des études supérieures à l'Institut agronomique de Gembloux. Mais en raison des ordonnances antijuives promulguées par l'Occupant, il doit quitter l'institut en novembre 1941.

Haïm Vidal est arrêté le 1er mars 1943 et emmené à Malines où l'on estime tout d'abord qu'il est un « Sonderfall » (cas particulier), car né turc. Finalement, considéré comme belge, il est déporté à Auschwitz avec le premier convoi de Belges du 20 septembre 1943. Il y intègre le commando de Fürstengrube et travaille dans les mines. En janvier 1945, il participe à la « marche de la mort », jusqu'au camp de Gleiwitz avant d'être transporté par train, durant plus de dix jours dans des conditions effroyables, jusqu'au camp de Dora. Il y reste un mois, travaille notamment dans le commando des balayeurs du camp des SS et ensuite dans les usines souterraines de V1 et V2 avant d'être à nouveau évacué. Il est alors envoyé dans une caserne militaire désaffectée près du camp de Bergen-Belsen où il est libéré par l'armée anglaise le 15 avril 1945. À son retour, Haïm Vidal Sephiha apprend que ses parents, juifs de nationalité turque, ont été raflés un mois après sa déportation. Son père a été déporté à Buchenwald et ensuite Dachau où il est mort du typhus tandis que sa mère et ses sœurs ont été déportées à Ravensbrück. Elles ont survécu.

Dans les années 1980, il tente de retrouver ses racines judéo-espagnoles, obtient une Licence d'espagnol, des diplômes d'hébreu et de yiddish ainsi qu'un doctorat en judéo-espagnol pour finalement créer en 1984 la première chaire de judéo-espagnol à la Sorbonne.

Haïm Vidal Sephiha décède le 17 décembre 2019.



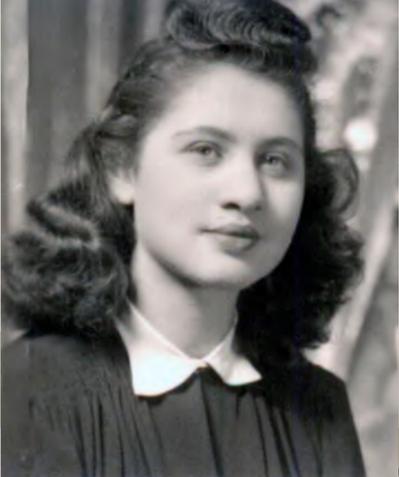
Dossier biographique
Fondation Auschwitz et
témoignage audiovisuel
(YA/FA/140).

Entretien audiovisuel en ligne
sur ina.fr (Grands entretiens
patrimoniaux Ina.fr / collection
« mémoire de la shoah »)
(<https://entretiens.ina.fr/memoires-de-la-shoah/Sephiha/haim-vidal-sephiha>)

Haïm Vidal Sephiha, « Rire pour
ne pas déprimer. Chanter la vie »
dans *Rire, Mémoire, Shoah*,
Andréa Lauterwein et Colette
Strauss-Hiva (dir.), Paris,
Éditions de l'Éclat, 2009, p. 107-
118.

Haïm Vidal Sephiha,
« Déportation et marche de la
mort, un témoignage » dans
*Tsafon (revue d'études juives du
Nord)* n° 73, 2017, p. 29-38.

Itta WIERNIK



Itta Wiernik est née à Czystochowa (Pologne) le 7 janvier 1927. L'année suivante la famille émigre à Bruxelles. Le père est ébéniste et travaille dans son atelier jouxtant la maison familiale. Un petit frère, Léon, naît en 1931. À 11 ans, Itta s'inscrit à l'académie de musique de Saint-Gilles pour y apprendre le violon.

À l'automne 1942, à cause des premières rafles, la famille se cache dans les Ardennes, mais est contrainte de revenir à Bruxelles après quelques mois. Un camarade de l'académie de musique propose alors à Itta un mariage blanc afin de la protéger. Itta et son petit frère Léon vivent cachés chez la mère de son « époux ». Mais au mois de juin 1943, ils sont arrêtés sur dénonciation, internés à Malines et déportés par le XXI^e convoi du 31 juillet 1943. Léon, souffrant d'une furonculose, est placé dans le « wagon sanitaire ». Itta ne le reverra plus.

Arrivée à Auschwitz, elle est jugée apte au travail. Elle intègre l'orchestre des femmes de Birkenau, grâce auquel elle connaît des conditions de vie moins pénibles que la majorité des détenues. Au mois de novembre 1944, les SS commencent progressivement à évacuer le camp. Elle est transférée en train vers le camp de Bergen-Belsen. Elle travaille à la *Weberei*, à la fabrication de tresses en cellophane. Les conditions de vie dans le camp s'aggravent avec l'arrivée de nombreux prisonniers d'autres camps. Lorsque les troupes anglaises arrivent à Bergen-Belsen le 15 avril 1945, Itta est atteinte du typhus et mourante. Elle est transférée dans une caserne à Soltau où elle sera soignée avant d'être rapatriée. À Bruxelles, elle retrouve ses parents qui ont survécu, cachés dans une cave. Elle divorce de son « mari » et se remarie peu de temps après avec un survivant des camps.

Itta Wiernik décède en janvier 2006.



Dossier biographique
Fondation Auschwitz et
témoignage audiovisuel
(YA/FA/129).

André Goldberg, Dominique
Rozenberg, *Le Passage du
Témoin. Portraits et
témoignages de rescapés des
camps de concentration et
d'extermination nazis*,
Bruxelles, La Lettre
volée/Fondation Auschwitz,
2017, p. 194-198.

